

**FESTIVAL.** LE CINEMED DE MONTPELLIER, DONT LA 33<sup>E</sup> ÉDITION SE DÉROULAIT DU 21 AU 29 OCTOBRE 2011, A MIS À L'HONNEUR «L'ÉGYPTE ET SES RÉVOLUTIONS».

## Égypte, le cinéma dans la rue

La programmation «L'Égypte et ses révolutions» du Cinemed de Montpellier, au-delà d'une mise en perspective historique avec la diffusion de certains des plus beaux Chahine ou du plus récent *Femmes du Caire* de Yousry Nasrallah, révélait la volonté de saisir le bouillonnement actuel avec une idée sous-jacente, exprimée par Mohamed Diab, réalisateur des *Femmes du bus 678* (2010) présenté en compétition: «*Dans nos films d'avant la révolution, il y a déjà la révolution.*»

Il faut l'avouer, aucun des films égyptiens récents présentés à Montpellier n'était à la hauteur, en termes d'intensité et d'accomplissement formel, d'un film comme *Sur la planche* de Leïla Kilani (Maroc, 2010; cf. cahier critique), projeté en avant-première. Pour autant, il semble que les énergies soient là, porteuses d'un réel engage-

ment de tous ces auteurs, dont beaucoup n'avaient pas attendu pour «prendre la rue», que ce soit par la tonalité ouvertement sociale de leurs films (*Les Femmes du bus 678* – prix du public et du jeune public – sur la révolte de femmes contre le harcèlement sexuel, les courts métrages *Rembourser* et *Rouge pâle*) ou par leur façon de concevoir production et tournage en prise directe avec l'élément urbain (*Le Caire/Alexandrie*) et les événements du quotidien.

### Matière brute

Ibrahim El Batout et Ahmad Abdalla se connaissent bien. Les deux réalisateurs étaient présents au festival, le premier pour défendre un projet de long métrage auprès de la bourse d'aide au développement organisée par le festival, le second pour présenter *Microphone* (2010), son deuxième long métrage, plongée contemporaine dans l'univers artistique

underground d'Alexandrie. Ahmad Abdalla a été le monteur d'*Ein Shams (The Eye of the Sun)* (2007), le deuxième long métrage d'Ibrahim El Batout, un film au budget dérisoire sur un quartier pauvre du Caire et ses habitants, montrant les âpres difficultés de chacun mais aussi les liens de solidarité, y compris entre les classes sociales. Ibrahim El Batout est une figure d'un cinéma égyptien résolument indépendant, le réalisateur se présentant à la censure une fois ses œuvres terminées, tournant sans faire valider le scénario ni disposer des autorisations de tournage. El Batout a monté sa propre maison de production, mais continue à œuvrer avec des budgets très limités, faisant feu de tout bois, «avec ce qui est à disposition». Son expérience de documentariste de guerre (jusqu'en 2004) l'aura sans aucun doute prédisposé à ce cinéma brut, à une forme d'urgence à filmer, à chercher

d'autres images. Cet état d'esprit est venu rencontrer la révolution de la place Tahrir, d'où est né *R for Revolution* (encore invisible), fiction improvisée au jour le jour pendant les événements.

Place Tahrir, Ahmad Abdallah créait avec d'autres la «tente des médias», pour réunir les images de la révolution. «*Pendant ce temps, je n'étais pas réalisateur. J'étais avec ceux que j'aime.*» Le réalisateur voit dans la jeunesse égyptienne («*les moins de 22 ans qui veulent tous exprimer leur opinion postent de petites vidéos*») un probable enrichissement futur de la scène artistique égyptienne. *Microphone* suit les pas de personnes parfois très jeunes – comme une jeune fille de 19 ans auteur d'étonnantes graffitis – dans un mode d'expression qui n'attend plus la réponse positive de la censure, même si elle se trouve constamment aux prises avec un système rigide et volontiers absurde.

Cette production cinématographique non commerciale d'avant la chute du régime donne l'impression d'une production disparate, vouée à des fortunes diverses, explosant déjà les coutures d'un système, mais dont la perpétuation et l'avenir demeurent une grande inconnue. Ce sont les prix récoltés dans les festivals internationaux qui aident à la diffusion des films d'El Batout dans son pays d'origine. *Microphone* a trouvé un producteur bien implanté (Film Clinic) dès sa mise en route, sans même l'existence d'un scénario. Mais ce qui devait être à l'origine un documentaire est devenu presque par nécessité une fiction, tout le monde s'accordant sur l'impossibilité de diffuser des documentaires en salles. Quant aux réalisateurs de courts métrages, d'après Ahmad Abdalla, ils sont très nombreux à ne jamais passer au long. Face aux incertitudes, la volonté des jeunes cinéastes égyptiens de s'emparer de la réalité de leur pays semble en tous cas ne pas devoir faiblir. ■

**Florence Maillard**

Propos recueillis à Montpellier, les 28 et 29 octobre 2011.



*Microphone* de Ahmad Abdalla (2010).